

Les poésies d'Albert Glatigny

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1879)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES POÉSIES D'ALBERT GLATIGNY

Par VIRGILE ROSSEL.

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé !
Comme un fantôme solitaire
Inaperçu, j'aurai passé.

C'est le chant du cygne de beaucoup de jeunes gens qui s'enrôlent dans la bohème littéraire, avec plus d'enthousiasme que de talent, et qui vont finir misérablement dans le suicide. Combien de ces volontaires de l'art qui, selon l'énergique expression de Murger, partent « s'inscrire au martyrologe de la médiocrité, » ont été séduits par la destinée tragique des Gilbert et des Chatterton, ont voulu dans un vol insensé monter vers la Gloire et sont retombés, les chétifs, avec le chant désespéré de Victor Escousse sur les lèvres ! Ah ! le laurier est une fleur-vierge qui ne se donne pas aux baisers de tout le monde. Il ne suffit point d'avoir une idée au front et quelques rimes devant les yeux pour oser croire aux féériques avenir des grands amants de la Muse. On a beau travailler, lutter, souffrir pour la chimère. Elle ne se livre qu'au génie.

Il fut un temps où tous les désœuvrés, tous les fatigués de l'existence, tous les réprouvés du plaisir, après une jeunesse frivole et sans but, se plaisaient à rêver de celui qui fit ses sublimes *Adieux à la vie* et à se persuader qu'il suffisait de circonscrire sa carrière entre la misère et le grabat pour naître poète et entrer dans l'immortalité. Ils descendaient un beau jour dans ce monde interlope de la bohème, végétaient entre deux alexandrins, souffraient de la gêne toujours, de la faim parfois, affichaient un don

quichottisme littéraire plus ou moins ridicule, pleuraient en prose et en vers sur le destin de l'homme et disparaissaient, dans la désespérance, oubliés avant le cimetière. Le gouffre en a pris beaucoup, des naïfs, des sincères et des autres. Il n'a pas même rendu leurs noms.

Aujourd'hui cette mode sinistre a passé. Que la littérature ait encore son Ghetto, personne ne l'ignore. Mais les imaginations surchauffées de la période romantique se sont évanouies avec les neiges d'antan. Dans notre siècle, on ne meurt plus pour l'art, ni même pour la gloire. C'était bon à l'âge des ferveurs poétiques où toute la jeunesse française tressaillait au son du cor de *Hernani*...

Albert Glatigny rappelle assez la bohème de 1830. Né d'une famille très-pauvre vers le milieu du règne de Louis-Philippe, dans quelque recoin du Calvados, il passa ses premières années sans que rien décelât un poète dans ce grand garçon, efflanqué, maigre, blême, difforme. Un hasard extraordinaire éveilla cette intelligence laissée inculte par quelque magister de bourgade. Jusqu'à quinze ans, il n'apprit guère qu'à lire, à écrire et à chanter la messe, comme tous les gamins de son âge. Une vie au jour le jour, triste ou gaie selon qu'on peut ou ne peut pas échanger l'école buissonnière contre les bancs de la classe, plus de pensums que de bonnes notes, plus d'esprit naturel que d'aptitude au travail, une imagination déjà vive, mais désordonnée — tel était le bilan des trois premiers lustres d'Albert Glatigny. Voyons de quelle manière « l'influence secrète, » dont parle le vénérable Boileau, se fit sentir dans ce front juvénile. Par un hasard extraordinaire, je l'ai dit, notre héros qui dévalisait le grenier de son père avec d'autres compagnons de pillage, trouva au milieu des caisses renversées, dans la poussière du bahut délaissé, sale, froissé, dépareillé, un tome des œuvres de Ronsard, le « prince des poètes » si dédaigneusement détroné par l'auteur de l'*Art poétique*.

Ce fut comme une révélation pour cet adolescent. Car Ronsard est un charmeur. C'est le poète des rimes capricieuses, des poèmes altiers, des idylles galantes. Après trois siècles, il est plein encore d'une adorable fraîcheur. Sa langue sonore et gracieuse, malgré les archaïsmes et les tournures latines, est une sirène enchanteresse qui ravit tous ceux qui la peuvent comprendre. Albert Glatigny la comprit. Il s'enivra des bluette du vieux maître, de tout ce monde ancien qui vivait, transfiguré par la lyre, dans ce pauvre volume si misérable d'aspect et si riche de belles choses qui plaisaient à l'intelligence et qui allaient jusqu'à l'âme de l'enfant.

Glatigny lut et relut son cher livre. Il s'en imprégna, il en vécut — et, tout à coup, aux battements de son cœur et aux visions de son esprit, il se sentit un autre être. Il y avait un poète de plus sous les cieux.

Mais que devenir ? Pour répondre aux justes attentes de ceux qui ont dirigé vos premiers pas dans l'existence, il ne suffit point de voler au pays du rêve, de caresser des chimères et de ne plus songer qu'à la muse. A la campagne surtout, on est trop pratique pour abandonner des jeunes gens aux douces flâneries des imaginations vagabondes. Il faut du travail pour vivre !

Le père de Glatigny le plaça en qualité de clerc chez un notaire des environs. Odieuse besogne pour un poète. Aussi bien notre héros ne fut pas longtemps à se dégoûter du métier. Un matin, sa place restant vide au bureau, on chercha partout dans la cage sans retrouver l'oiseau.

Il s'était envolé — dans une imprimerie de Pont-Audemer, où il compléta son instruction à la diable, comme bien on pense. La casse lui devenant chose de plus en plus désagréable, il eut le malheur d'assister à une représentation théâtrale donnée à Pont-Audemer par une troupe de cabotins mal stylés. Naïf, enthousiaste à peu de frais, d'humeur portée à l'exagération, que vit-il dans le spectacle d'un mélodrame horrible affreusement joué et d'un

vaudeville impossible, parsemé de grosses plaisanteries mal dites et de situations burlesques ? Que vit-il ? Sans doute un monde nouveau, entrevu à la clarté des lampes dans la mascarade des passions et des hommes qui s'agitaient sur la scène, quelque chose d'inconnu, dont les souvenirs de Ronsard idéalisèrent la vision confuse, des grands seigneurs, des duels, des amours.....

Le lendemain Glatigny quittait Pont-Audemer avec les comédiens. C'est alors que commence pour notre poète la vie aventureuse des artistes ambulants. On court de ville en ville, faisant escale un peu partout, jouant le mélodrame et la farce devant un public dont l'admiration est plus sensible que la bourse, avec le dénuement pour escorte et l'espérance pour soutien. Ce pauvre Albert, lui, ne dort pas sur un lit de roses. Il aurait bien souffert les privations, la misère, pourvu qu'il lui fût permis de revêtir, le soir, les loques chamarrées d'or, le feutre empanaché de ceux qui tenaient les rôles de princes et d'amoureux. Mais comment, sans provoquer les lazzi et peut-être les sifflets de la foule, mettre dans un costume de grand seigneur ce long adolescent, cagneux, tordu, tout au plus apte à représenter Mascarille ou Scapin ? Et puis, nous dit M. Anatole France, dans une excellente notice placée en tête des *Poésies* de Glatigny : « Doué du plus pur accent normand, du parler traînard de Bernay, il était en outre affecté d'un bredouillement qui lui faisait manger la moitié des mots ! » Infortune sur infortune ! Rien ne le rebutait. Il continua donc à traîner cette étrange existence sur les tréteaux de la province, au milieu de toutes les péripéties inhérentes à ce vagabondage artistique.

Ses exaltations imaginatives, ses rêves démesurés, ses conceptions à la fois grotesques et sublimes de la vie ne l'avaient point abandonné lorsqu'il tomba en plein Paris, avec un léger bagage littéraire qu'il s'était amassé durant sa carrière de cabotin dans les nuages.

Un volume des *Odes funambulesques* de Banville acheva

l'œuvre de Ronsard. Il fut poète de toute son âme quand il eût savouré ces saynètes spirituelles et charmantes, d'une forme exquise, comme en est coutumier l'auteur des *Exilés* et des *Idylles prussiennes*. Les poésies de Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Baudelaire, de Gautier, de Lecomte, de Lisle, complétèrent encore, s'il était possible, la révélation qui s'était opérée en Glatigny. Sa vocation était toute trouvée. Il avait un rossignol dans le cœur et une lyre à la main...

Mais les débuts sont terribles à Paris. Les rimes, les sonnets, les ballades, les villanelles nourrissent peu ou point. Il n'est guère de profession moins lucrative que la poésie. D'ailleurs Glatigny manquait de toutes ressources. Son éducation, on l'a vu, était fort embryonnaire. Le journalisme, même le petit, lui demeurerait fermé. Que faire ? Jeter son luth, retourner dans la famille, abdiquer ? — Jamais.

Il n'eut pas de peine à pénétrer dans la Bohème d'alors. Ce n'était plus celle de 1830, avec ses fièvres et ses hallucinations tragiques. Non. Le second empire avait passé par là. On s'était bysantinisé, si j'ose m'exprimer ainsi. Les jeunes gens qui formaient le cénacle à l'entre-sol de la littérature avaient perdu ces ridicules sublimes. Le terre-à-terre du plaisir envahissait Paris depuis la cour impériale jusque dans les bas-fonds, où grouillent les impuissances ambitieuses et les avènements manqués. On cherchait à jouir de la vie, comme on pouvait, jetant sa conscience et la morale aux orties. On y riait de l'amour, de la vertu, de l'honneur. La suprême satisfaction était tout entière dans ce mot : *blasé* !

C'est alors qu'il donna son recueil des *Vignes folles*, dont je parlerai incessamment.

Glatigny ne possédait pas une âme assez fortement trempée pour résister au courant. Toutefois il lui restait comme un ange gardien qui l'empêchait de rouler trop bas dans l'abîme. C'était la poésie.

Avec tout cela notre héros avait contracté dans sa folle existence de comédien et de bohème, une maladie de poitrine qui devait le conduire au tombeau. En somme, une misérable destinée, sans avenir ni consolation. A Paris, en dehors de ses travaux poétiques, Glatigny reparut sur les planches, jouant les rôles muets au *Théâtre-Lyrique* et fonctionnant comme souffleur quand il ne trouvait pas emploi dans une pièce. Ou bien il s'enrôlait dans les cafés chantants, à l'*Alcazar*, par exemple, et venait, après la chanteuse ou l'avaleur de sabres, adapter des vers aux rimes que lui jetait la foule. Il était merveilleux, paraît-il, et M. Anatole France nous dit qu'il laissa Pradel loin derrière lui, dans cet exercice d'un nouveau genre.

En 1869 le hasard de ses aventures le conduisit en Corse, où sa tenue débraillée lui valut des explications avec la gendarmerie. Glatigny était vraiment dans une situation lamentable. Sa santé minée sourdement par un mal qui n'épargne guère, déclinait à vue d'œil. Il s'en allait, brisé par les fièvres, consumé par la phtisie. Voici une lettre touchante qu'il écrivait de la-bas à un ami :

« Je crains bien de n'avoir plus à vous écrire. Il m'est
» impossible de quitter la Corse faute d'argent ; aucun
» des journaux à qui j'ai envoyé de la copie ne m'ayant
» répondu. D'un autre côté, je suis plus malade que ja-
» mais, pas de médecin, rien, isolement complet, et la
» poitrine dans un état qui me fait croire que ça ne du-
» rera pas longtemps. Portez-vous mieux que moi. Je
» m'arrête pour cause d'éblouissement dans les yeux.

» Votre ami, bientôt feu.

» A. G. »

En 1870, il revint à la maison paternelle, chercher un peu de calme et d'allégeance à ses maux. La guerre éclata sur ces entrefaites. Le siège de Paris avait chassé en province ceux qui redoutaient les angoisses et les terreurs du bombardement et de la faim. Une jeune fille que le

poète avait connue à Nice, deux ans auparavant, Mademoiselle Emma Dennie vint habiter le hameau de Glatigny. Lui, sceptique d'habitude, blasé par principe, le cœur bien mort pensait-il, sentit peu à peu l'amour lui venir, un amour chaste, tendre, éthéré comme ceux qu'il raillait jadis dans ses *Vignes folles* :

Recommenceras-tu la très niaise histoire
De l'angélique amour dont on rêve à quinze ans :
Vin incolore et fade et qu'on ne saurait boire
Sans noyer de langueur ses organes puissants ?...

Adieu les fanfaronnades du vice et les orgueils de l'impassibilité. L'homme se réveillait dans le bohème et le premier cri de ce cœur ressuscité était un cri d'amour.

Je ne puis, à mon grand regret, narrer au long la trame de cette passion. Elle est délicieuse. J'extrais les lignes suivantes d'une des nombreuses lettres de Glatigny que M. A. France a recueillies : « Jamais il ne » m'était arrivé d'éprouver cette immense joie d'aimer » une femme honnête, bonne, pure, que l'on respecte. » Comment a-t-elle voulu de moi ? Cela me passe. Je suis » laid et je n'ai jamais su parler qu'à des cabotines. » Comme je vais travailler à présent et avoir du ta- » lent !... »

En effet, comment Mademoiselle Dennie avait-elle pu s'éprendre de ce malheureux ? Je l'ignore. Elle était américaine d'origine, poitrinaire comme Glatigny et d'une âme très-sensible aux souffrances d'autrui. C'est une explication peut-être, mais il y a là-dessous un de ces mystères psychologiques impénétrables qu'il faut se contenter d'admirer.

Les deux amants se marièrent, heureux malgré la mort prochaine qu'ils portaient dans leur sein. Glatigny avait dépouillé le vieil homme. Avec la vie régulière et paisible du foyer, le travail était venu et la gloire aussi. Il collabora au *Rappel* dès 1871. C'est là que parurent les sa-

tires politiques, à la fois imitées des *Odes funambulesques* et des *Châtiments*, et qui forment dans le volume de *Poésies*, éditées par Lemerre, la troisième partie intitulée : *Gilles et Pasquins*.

Cette félicité tardive dura peu. Albert Glatigny mourut dans le courant du mois d'avril 1872, âgé de trente-cinq ans environ. Sa femme le suivit dans la tombe quelques mois après.

J'ai insisté sur la vie de Glatigny dans un double but. D'abord pour faire connaître le poète, puis pour montrer à nu la déplorable existence des pauvres diables qui cherchent leur voie dans ce Paris où l'on s'égaré si facilement et qui descendent de la misère ici-bas à l'oubli dans la mort. S'il arrive à quelques uns, comme à Murger, à Glatigny, de sortir du gouffre par une faveur inespérée du destin, la multitude est condamnée à ronger son frein entre la taverne et l'hôpital. C'est une fatalité qu'il est téméraire de braver parce qu'elle tue l'âme et le corps. Avis aux illusionnés qui pensent trouver la fortune et la gloire au bout de la Bohème.

*
* *

Et maintenant, un regard dans l'œuvre poétique d'Albert Glatigny. Je ne m'occuperai point de ses productions pour le théâtre. Il n'a guère eu à se féliciter des tréteaux. On sait les épreuves du comédien. Inutile d'insister sur les déconvenues de l'auteur. Le talent de Glatigny se refusait d'ailleurs à des travaux de longue haleine. Il était trop paresseux de nature et d'intelligence pour commettre un drame en cinq actes ou un vaudeville de résistance. Aussi bien, ses tentatives eurent l'insuccès mérité dont j'ai parlé.

La poésie, voilà la sphère de Glatigny. Trousser un sonnet de la bonne manière, forger des alexandrins de trempe solide, produire une blquette ici, un poème là, des vers toujours, telle était la vocation de l'ex-cabotin.
Nunc, ad carmina.

Nous procéderons par ordre chronologique dans l'examen du volume de Glatigny. Ces poésies éditées avec le goût et le soin qu'apporte la maison Lemerre à tout ce qu'elle publie, se composent de trois parties bien distinctes : les *Vignes folles* (1860) les *Flèches d'or* (1864) et les *Gilles et Pasquins* (1872).

Les *Vignes folles* sont œuvre de première jeunesse. Elles ont l'éclat, le feu, la vie, les ardeurs de l'adolescence. Tout y résonne, tout y chante comme dans un nid d'oiseaux. Sans doute les idées ne brillent point par une originalité transcendente et la forme, martelée et presque parfaite, rappelle Banville. Mais on sent un poète de race là dessous. Laissez croître cette fleur un peu sauvage. Eclose au grand soleil de l'âge mûr, elle sera charmante.

Vignes folles, grimpez autour du monument.
Vous n'irez pas bien haut, car, en courbant la tête,
Un enfant passerait sous le porche aisément.

Pauvre édifice nain qu'ignore la tempête !
L'homme doit abaisser sa prunelle bien bas
Afin de l'embrasser du sol jusqu'au faite.

Comme ces vers le disent, les *Vignes folles* n'arrivent point au jour avec d'outrecuidantes prétentions. Elles sont toutes jeunes, toutes pleines d'inexpérience et d'imprévu, les pauvrettes, mais elles méritent une place déjà dans la couronne poétique que tresse chaque siècle pour la léguer à l'immortalité.

Il y a dans ces fraîches inspirations de bien gracieux joyaux, à côté de pièces blâmables, sur lesquelles je reviendrai. Ecoutez quelques strophes de cette ode à Ronsard, au poète qui lui donna le baptême de l'art.

Afin d'oublier cette prose
Dont notre siècle nous arrose,
Mon âme, courons au hasard
Dans le jardin où s'extasie
La vive et jeune poésie
De notre vieux maître Ronsard.

Père de la savante escrime
Qui préside au duel de la rime,
Salut ! Nous avons soif de vers ;
La Muse française, engourdie,
Se débat sous la maladie
Qui gangrène les pampres verts.

.
Viens donc, Ronsard, maître, et me livre
Toutes les splendeurs de ton livre
Radioux comme un ostensor ;
Dans tes bras, je me réfugie
Et veux, divine et noble orgie,
Être ivre de rimes ce soir.

C'est tout simplement délicieux. Je trouve aussi quelques stances amoureuses, dégagées de toutes les sensualités voulues que le poète mêle d'habitude aux hymnes qu'il consacre à Cythère. On m'en voudrait de ne pas citer des choses ravissantes comme les vers adressés à *Mademoiselle Primerose* :

Bien avant les prés, ta joue a des roses,
Mignonne, et je t'aime, et nous sommes deux ;
Viens, laissons dehors, sur les toits moroses,
Le vent murmurer ses chants hasardeux.

Le feu flamboyait dans la cheminée,
Si vif et si clair que nous avons cru,
Revoir le soleil cette matinée
Et que le printemps nous est apparu.

Le ciel était bleu, sec était l'asphalte,
Et tu t'habillais pour aller au bois ;
Avril à l'hiver avait crié : halte !
Monsieur Babinet était aux abois..,

Cela continue ainsi, gai comme un sourire avec une petite pointe de scepticisme pour finir. C'était la mode, et Glatigny ne savait s'y soustraire :

Peut-être, qui sait ? — la vie est si drôle ! —
Nous aimerions-nous, en effet, toujours
Et n'oublierions-nous jamais notre rôle
Dans le drame à deux nommé : les amours.

Il n'y a pas que des gâités et des folâtreries dans ce livre. La *Confession* est une pièce touchante, l'*Impassible* un poème d'une réalité cynique, mais palpitante de vie. La *Course* contient de fortes beautés. L'*Iolé* et les *Antres malsains* sont des productions supérieures, qui ont le seul tort de rappeler trop Baudelaire et ses crudités cherchées. Ceci me ramène tout naturellement à ce que j'ai dit au cours de la biographie de Glatigny. Notre poète, dans ses années de bohème, avait trouvé bon d'afficher le dédain de tout ce que l'on respecte, parce que c'était « bourgeois, » et de transporter dans ses vers l'impassibilité dont il se targuait envers toutes les choses saintes, toutes les passions profondes, tous les immenses dévouements. Il a bien dû le regretter plus tard quand un amour pur — la « niaiserie du passé » — a frappé à la porte de son cœur. Certains jeunes hommes, et des vieux aussi, ont pris, je ne sais trop où, une incommensurable fierté de ce qu'ils ont l'audace de railler ce que tous vénèrent. Ils foulent au pied l'idéal qu'ils traitent de « mot vide » et se complaisent dans un superbe isolement, dans un détachement complet des aspirations et des luttes du monde, — confinés dans le culte des plaisirs charnels et d'un art qui, au lieu de faire admirer, se borne à faire rougir.

Albert Glatigny ne fut ni le pire, ni le meilleur de ce cénacle étrange. Il a pu en sortir sur les ailes de l'amour. C'est un des fortunés. En attendant qu'il devînt un autre homme, il écrivait des vers très-harmonieux, très-pleins, d'une facture souvent merveilleuse, mais que je n'ose citer. Car, si

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,

il n'en est pas tout-à-fait ainsi du français. Toutefois par-ci par-là, on rencontre des strophes qu'il est permis de placer sous les yeux. En voici qui n'expliquent pas tout, mais qui seront une indication au moins :

Comme un satrape lourd, sur sa natte immobile,
Regarde vaguement tout passer près de lui,
Compagnon de mon corps et de ma chair débile,
O mon cœur ! tu te plais dans un superbe ennui.

Ne daignant pas mourir et ne voulant plus vivre,
Contemple les lutteurs sans décerner le prix.
Savoure, quand bien même elles te rendraient ivre,
Les grandes voluptés qui naissent du mépris.

Je m'arrête. Quand on sait l'existence lamentable de Glatigny, il est pour le moins drôle de l'entendre chanter son « superbe ennui » et « les grandes voluptés qui naissent du mépris. » Quand le pauvre hère courait après la pièce de quarante sous pour apaiser sa faim ou qu'il jouait le traître de mélodrame sur les planches de quelque scène provinciale, il n'avait guère le loisir de s'ennuyer superbement et de ressentir les grandes voluptés du mépris. Mais il faut pardonner ces extravagances à Glatigny. Il était d'un excellent naturel au fond, ce poète de chants qu'on n'ose citer dans une chronique littéraire. Il versifiait ces étrangetés solennellement dédaigneuses pour épater les critiques de la *Revue des Deux-Mondes* et les vieilles perruques de l'Académie, avec plus d'ingénuité que de corruption. Puis Baudelaire était l'astre du ciel poétique d'alors. Comment n'être pas poussé à l'imiter, dans la situation de cœur et d'esprit où se trouvait Glatigny ?

Ses *Antres malsains* sont une pièce maîtresse que l'auteur des *Fleurs du Mal* n'eût point désavouée. Elle est d'une vérité sanglante et désespérée. C'est un tableau d'horreurs pris sur le vif et peint plutôt qu'écrit. Je l'admire bien davantage que les pastiches, ridicules en somme, où Glatigny exalte des sentiments que jusqu'ici l'on nous avait appris à honorer. D'ailleurs c'est vrai, cruellement vrai, et je n'ai rien à reprocher quand on ne se fait point un piédestal de la fange et une gloire du vice.

Mais, laissons ces spectacles odieux, où

Se vautre le bétail de l'abrutissement

pour passer à la seconde partie de l'œuvre de Glatigny : les *Flèches d'or*.

Ces poésies sont d'un homme du métier. Il y a progrès sensible dans la forme et dans l'idée. C'est une phase plus sereine dans la vie du poète — plus triste aussi. Il y a les orgueils qui se révoltent, les indignations qui surgissent, les déceptions qui font pleurer et blasphémer. Il y a toujours la jeunesse, des éclaircies de joie entre les amertumes de la lutte pour l'existence.

Je ne connais rien de plus gracieux que le *Roman comique*. C'est la note anacréontique, riante et charmeuse :

O comédienne ! Molière,
Le grand vagabond du bel art,
Eut fait de vous son écolière
Sur les chemins pleins de hasard.

Il vous eût donné le sourire,
Le charme et la grâce des pleurs,
L'âme tendre qui se déchire
Par l'amour et par les douleurs.

Il vous eût donné cette fièvre
Qui suit les courageux travaux.
Ne voit-on pas, sur votre lèvres,
Causer Shakspeare et Marivaux ?

Mais à quoi bon ces dons ? Les fées
Dès votre berceau triomphant,
D'avoine folle et d'or coiffées,
Vous avaient prise pour enfant.

Et, quand vous souleviez vos langes,
En agitant vos petits bras,
Vous entendiez déjà les anges
De l'amour vous parler tout bas ?

Il me faut naturellement aller à grandes enjambées et passer à côté de fleurs que je n'ai pas le temps de cueillir. *Miss Mary* est un sonnet comme les aimait Gautier et comme les ciselle Banville. *Galanterie* est un marivaudage

en *terza rima* dont la forme est exquise. *La Normande*, tableau un peu réaliste, me semble trop heurté, trop brutal. Par contre, je ne puis assez relire l'*Art poétique de Thérèse*, une facétie très-drôle, mais adorable. *Promenade sentimentale*, *Sous la Tonnelle*, *Paresse*, etc., sont de bien jolies choses aussi. J'aime moins les *Pelletées de terre*. Mais je raffole d'un *Stabat Mater*, dédié au poète Joséphin Soulyry. En voici les premières strophes :

Près des tombeaux sacrés où dorment les poètes
Aux noms toujours vantés,
Dans un calme vallon où meurent les tempêtes
Et les vents irrités.

Sous l'azur du grand ciel, la Mère douloureuse
Se lamente sans fin,
Et le flot de ses pleurs intarissables creuse
Son visage divin.

Elle songe, pendant cette longue agonie
A l'éclat de ces jours
Où le monde naissant adorait l'harmonie
Et croyait aux amours.

Joie d'avril, est un doux poème printannier, rempli des premiers parfums et des premières chansons. *Le donee Gratus*. — est ravissant. Mais, passons pour écouter une description parfaite de la *Vallée du Denacre* :

O Denacre, ô vallée, où les senteurs divines
Errent avec amour sous les feuilles ; ravines,
Enclos mystérieux, retraites, escaliers
De verdure ; massifs où chantent par milliers
Les oiseaux vagabonds qui s'emplissent de joie,
Salut, vallée heureuse ! Oh ! laisse que je noie
Mon âme dans ton calme et ton silence aimés.
.
Je veux dire combien tu m'es chère, oasis,
Où se plairait Climène auprès de son Tircis,
Terre, qu'un souvenir pour mon âme consacre,
Tempé jeune et charmante, ô vallée, ô Denacre !

Il me faudrait reproduire toute cette page d'un sentiment si délicat. Mais j'ai parlé des tristesses qui abritaient les *Flèches d'or* et je dois en dire quelque chose si j'ai l'intention de ne point métamorphoser cette chronique en brochure. La douleur de Glatigny, quand il l'exprime, ce qui lui arrive rarement, est tout-à-fait dépourvue de résignation. C'est plutôt de la colère, de l'amertume que de la souffrance, comme nous l'avons entendue pleurer sous la lyre de Musset ou de Lamartine. Ce sont des orgueils froissés qui bravent, des désillusions qui maudissent ou des regrets qui s'exhalent en plaintes farouches. Rien des abattements et des désespérances larmoyantes de l'école romantique. Quelque chose d'âpre, de révolté qui est d'un très-bel effet, mais dont je soupçonne la sincérité. La douleur a parfois de ces élans terribles où les soupirs se changent en malédictions. Honteux de souffrir, on se regimbe contre l'aiguillon et l'on essaie de se roidir contre le destin. Mais ces protestations fougueuses contre la tristesse ne sont que des éclairs au milieu de la nuit. Les chagrins sérieux, profonds, se pleurent ou se domptent sans éclat.

Cependant Glatigny parle en grand artiste le langage de cette souffrance que l'esprit violente et qui s'agite dans le cœur avec des sanglots terribles :

Esprit, ruines écroulées !
Le bonheur avare s'enfuit.
Voici ses heures désolées
Qui tintent dans la grande nuit.

Dans la solitude qui pleure,
Nul écho de rire ou de chants ;
Mais sur le seuil de la demeure
Les sphinx ouvrent leurs yeux méchants.

.

Va sans répit, ô misérable !
Par les ennuis du Sahara.
Ta plaie est la plaie incurable
Que nul baume ne guérira.

Enivre-toi de la souffrance
Comme d'autres des printemps verts :
Le cadavre de l'Espérance
Derrière toi, se mange aux vers.

Et plus loin dans une pièce de haut style : l'*Aiguillon* :

Et quand nous entendons l'heure crépusculaire
Tinter lugubrement comme un appel au deuil,
Mieux qu'un sourire ami, c'est toi, sainte colère,
Qui nous remets au front la couronne d'orgueil.

J'aurais à signaler maints poèmes d'une réelle valeur dans cette deuxième partie de l'œuvre de Glatigny. Contentons-nous de les indiquer. *La Naissance de la rose* est d'une poésie suave. *La Mort de Roland* ne me paraît point digne de la plupart des morceaux du recueil et sent d'ailleurs l'imitation. *L'infante de Savoie* est un mignon petit conte, tout de grâce et de sensibilité. *Catherine* est l'histoire réaliste d'une « petite servante » qui de chute en chute en est réduite à exercer l'art

Libéral et surtout renté de courtisane.

Le *Château romantique* est une allusion à la grande armée littéraire de 1850. La facture en est soignée, l'inspiration très-large :

L'épée au vent ! sous la cuirasse !
Le grand combat n'est pas fini.
Hardi ! les fils de haute race,
Comme aux beaux jours de *Hernani*.

Le volume se clôt par un grand poème : *L'exécution*, dont, à part quelques réserves sur la forme et certaines brutalités d'expression, je ne puis que dire beaucoup de bien.

Voilà pour les *Flèches d'or*. C'est un livre qui ne vivra sans doute pas de toute immortalité, mais dont la plupart des pièces resteront longtemps. Le malheur de Glatigny est, selon moi, d'avoir trop imité Banville dans ce que le

vers du maître a de sonore, de clinquant un peu factice, et surtout de s'être circonscrit dans une sphère poétique, où le parti-pris tenait une place considérable auprès de l'inspiration. L'auteur des *Vignes folles* en est fatalement arrivé à perdre de son originalité et, par conséquent, de son mérite aux yeux de l'avenir.

Je serais injuste si je me bornais à ce jugement un peu sévère. Que de qualités maîtresses pour compenser les défauts que je viens de signaler ! Quelle fraîcheur, quelle allure vive et captivante, quelle mélodie dans le vers ! Et puis, il y a dans les *Flèches d'or*, comme dans leurs sœurs aînées, des poèmes qui décelaient un talent hors ligne — brisé trop tôt par les caprices de la destinée et la précocité de la mort !

Le volume d'Albert Glatigny se termine par une série de pièces satiriques intitulées : *Gilles et Pasquins*. A part quelques bluettes qui apparaissent à de rares intervalles, comme des rayons de soleil sous les cieux gris d'automne, on ne rencontre ici que des charges, très-spirituellement écrites, sur les hommes de la fin de l'Empire. Presque tous ces poèmes gouailleurs ont paru dans le *Rappel*, alors que la dynastie napoléonienne se croyait loin encore de l'effondrement. Il y avait un certain courage à publier ces critiques très-vertes du régime qui conduisit la France du Deux-Décembre à Sedan. Il est vrai de dire que Glatigny raillait la plupart du temps des journalistes officiels, des suppôts du gouvernement qui, célébrités d'une heure, sont bien oubliés aujourd'hui. MM. Rouher, Em. Ollivier, de Cassagnac et leurs compères n'y sont point ménagés non plus. Malheureusement, une foule de noms ridiculisés dans *Gilles et Pasquins* sont des inconnus pour nous autres de la jeune génération. L'auteur de ces satires avait fort bien compris lui-même que ses fantaisies écrites au jour le jour, sous l'impression du moment, au hasard de la veine, perdraient de leur actualité avec les ans. Aussi bien, il avait l'intention d'ajouter

un *Index* à son livre pour nous donner les biographies des oubliés auxquels il donne le fouet. « Mais à quoi bon ? » s'écrie-t-il, avec le sans-gêne d'un ex-cabotin. « Quand le public saurait que Rojat et Covielle sont le même imbécile, en quoi serait-il plus avancé ? »

Je n'accorde pas à cette troisième partie de l'œuvre de Glatigny plus d'importance qu'elle n'en mérite. C'est du journalisme en vers. Cela signifie des productions qui ne peuvent et ne doivent avoir aucune prétention artistique. Les *Gilles et Pasquins* rappellent de loin les *Odes funambulesques*. Le caractère politique en est plus accentué et la précipitation du travail y est infiniment plus sensible. Ils ont néanmoins du piquant, de l'originalité et comme un parfum de ce bon esprit gaulois que Rabelais a transmis à Voltaire, qui l'a légué à — ?...

Pour donner une idée du livre, je me permets de citer une pièce en entier. Je choisis de préférence quelque chose de court, de lestement troussé. Il y a bien une charge destinée à M. Francis Magnard, l'*alter ego* de M. Villemessant. Mais M. Magnard est aujourd'hui rédacteur en chef du *Figaro*. Ce serait par trop cruel.

Voici la *Marée descendante* :

Plus sombre qu'en sa hutte un vieux chef Samoïède
Dont la pêche consiste en deux phoques mort-nés,
Hamburger méditait, au café de Suède,
Sur la vie, et faisait un nez... ah ! Dieu ! quel nez !...

Ses yeux d'aigle lançaient des flammes contenues,
Eclairs intermittents, sinistres précurseurs
Des tempêtes qui vont ensanglanter les nues ;
On l'entendait parfois dire : « Tas de farceurs ! »

Un sourire plissait sa lèvre aux lignes pures,
A Longwood, ainsi Napoléon le Grand
Posait pour épater les époques futures ;
Mais *Lui* ne tirait pas l'oreille de Bertrand.

Il venait seul, songeant aux illustres soirées
D'antan. Il était seul dans un coin, et pourtant
C'était l'heure où l'on voit les *biches* altérées
Jeter sur le trottoir un air inquiétant ;

L'heure où le boulevard s'emplit d'hommes célèbres
De tout âge qui vont, mouvant flux et reflux.
Lui demeurait plongé dans ses pensers funèbres.
Des *garçons* qui servaient ne le connaissaient plus...

J'avais l'intention de citer le morceau en entier. Mais ces pasquinades, dont quelques-unes sont des bijoux, ne contribueront pas pour grand'chose à la gloire de Glatigny. Je m'arrête donc, après avoir signalé toutefois une pièce très-fortement conçue : *Question d'art*. Le reste est de l'esprit d'un jour qui ne durera pas davantage que les roses de Malherbe.

*
* *

Est-il besoin de résumer les impressions que m'a causées la lecture du livre d'Albert Glatigny ? Les débuts de cette chronique ont anticipé sur la conclusion, de telle sorte que ma tâche semblerait terminée. Je ne veux pas néanmoins en finir avec un poète, pour lequel je conserve de vives sympathies, sans insister sur un point que j'ai touché déjà en commençant.

Il est, de par le monde, une certaine classe d'esprits qui sont totalement dépourvus de ce que j'appellerai le *sens de la vie* et qui passent ici-bas, emportés dans on ne sait quel rêve vers une chimère inconnue. Trop illusionnés pour se rendre compte de la réalité et de ses dures, mais fatales exigences, ils se créent un domaine surnaturel d'existence, d'où ils pleurent sur la foule qui passe, souffre, aime, travaille, espère, avance. La plupart du temps, quand la mort tarde à venir, on tombe de son piédestal et ne se relève jamais. D'autres meurent en plein songe, rêveurs inutiles en qui la chimère a tué le devoir.

Se réfugier dans un empyrée intellectuel, d'où l'on regarde avec une superbe stoïque l'humanité qui marche péniblement sur la route de l'avenir, est d'un charme dont

je ne conteste point les douceurs. Mais est-ce accepter la tâche que tout homme doit remplir de par la solidarité humaine qui est la pierre angulaire de l'ordre social ? Est-ce accomplir son devoir ? Est-ce vivre, en un mot ?

Ayons des poètes ; c'est un droit sacré. Chantons, faisons rire, faisons aimer, faisons pleurer ; c'est une mission auguste. Mais ce n'est pas tout. A côté de l'artiste il faut placer l'homme, et c'est ce qu'on néglige beaucoup aujourd'hui chez les poètes.

Glatigny est une preuve vivante de ce phénomène moral que je m'explique, mais qui doit disparaître. Lui aussi, la tête échevelée, des loques sur le corps et la faim pour compagne, voguait dans une Icarie poétique, cueillant partout des roses en imagination et se lacérant aux épines. Qu'en est-il résulté ? Il a croulé dans la Bohème, y a perdu les qualités natives de son cœur pour rencontrer la phtisie au bout de sa course terrestre. Tout son talent n'est pas mort dans la chute, mais combien cette intelligence, brillante en somme, n'eût-elle pas trouvé destinée plus consolante et plus grande, si elle n'avait pas manqué de direction et de ce que j'ai nommé le *sens de la vie* ? Sans doute la fatalité est pour une bonne part dans ces défaillances. L'homme aussi.

Que la carrière de Glatigny soit donc une leçon ! Ce n'est pas un de ceux qui ont fini le plus mal. L'amour est venu le sauver — un peu tard, hélas ! Qui ne se souvient de ce charmant Gérard de Nerval, un jeune homme auquel l'avenir souriait comme aux plus fortunés ? Il avait tout ce qu'il faut pour devenir illustre et pour être heureux. La chimère l'a séduit et l'a mené au suicide.

Ah ! les rêves, les aspirations vers le mieux, le *semper excelsior*, l'idéal sont des choses que l'on doit garder avec une sollicitude sans pareille. Ces divins consolateurs perdus, l'existence est une chaîne que l'on traîne après soi. « C'est, comme le disait Stendhal, c'est s'empêcher de mourir, ce n'est pas vivre. »

Mais, de là, à jeter par dessus bord toute la réalité, il

y a un abîme. Les imperfections de notre nature sont des fatalités qu'on peut essayer de vaincre, mais qu'il serait puéril et téméraire de nier. Après tout, le mieux d'ici-bas n'est et ne peut être qu'une relation du bien. Et quand je songe à ces choses, je ne saurais trop me redire en moi-même ces mélancoliques paroles de Paul de Saint Victor : « Il faut savoir plier à temps son bagage de chimères, et » se mettre, dépouillé de rêves, mais tranquille et résigné, » à la suite des autres hommes. »

Paris, novembre 1879.

